

La forêt était sombre et fraîche par cette nuit brumeuse, dénuée d'étoile de cette fin d'été 41. Un vent léger l'animait, faisant bruisser les feuilles des plus grands arbres ; les animaux se tenaient cois, et la forêt dormait paisiblement en apparence.

— Grand pa' dépêche-toi ! S'écria dans un chuchotement agacé une voix juvénile, cependant celle qui lui répondit était bougonne et âpre.

— Si tu ne courais pas comme un chevreuil, je pourrais te suivre !

Finalement le vieil homme rejoignit son interlocuteur qui se tenait confortablement assis sur un tronc moussu, croquant quelques myrtilles.

Habillé d'un vieux pantalon en toile marron, de solides chaussures de marche et d'un gros pull-over gris informe, c'était pensait son grand-père, la plus jolie jeune fille – à part sa grand-mère – qu'il n'ait jamais vue.

Elle le regardait monter la pente abrupte en souriant de toute la blancheur nacrée de ses dents. Ses yeux d'un bleu profond, pétillaient de gaieté. Sur la tête elle portait crânement un béret trop grand, dans lequel elle dissimulait la blondeur de ces cheveux, trop lumineux même par une nuit sans lune.

Lourdement son grand-père s'assit près d'elle, soufflant bruyamment, et murmura

— Et bien on aura fait une bonne trotte ce soir !

Toute sa physionomie était à l'égale de sa voix bourrue, de sa barbe grise mêlée de blanc qu'il affichait – comme disait sa petite fille : façon homme des bois – à ses yeux d'un bleu gris impérieux, ainsi que son visage buriné par

le temps et le travail, où mille rides creusées de larges et profonds sillons comme dans une terre fertile et féconde.

D'une taille impressionnante et bien au-dessus de la moyenne, il n'avait malgré ces soixante ans bien passés pas encore concédé un pouce de sa taille aux années, seule sa silhouette s'était très légèrement épaissit depuis ses 20 ans. Il avait encore les épaules et la carrure musclée qu'il devait au métier qu'il avait exercé pendant plus de 40 ans : celui de Maréchal ferrant. Seule, la guerre lui avait fait cesser ses activités. Sans cela se fut-il arrêté un jour ? A présent Jules Swartz vivait avec sa petite fille, Fleur, dans sa maison bâtie tout en haut d'une colline, qui dominait le petit village perdu au fond de l'Alsace ; suivant avec intérêt les événements et espérant une fin rapide à toutes ces violences.

Ce soir là, comme ils avaient coutume de le faire lorsque la nuit était brumeuse et la lune absente, ils posaient savamment des collets à des endroits stratégiques de la forêt, connu d'eux seuls... Et des lapins.

Comme le disait le grand-père de Fleur,

— Au moins ça améliore l'ordinaire !

Alors ils partaient joyeusement, en des virées nocturnes qui les ravissaient tous les deux.

Fleur, encore étudiante il y a à peine quelques mois à Paris, était alors en première année, aux Beaux-Arts. Son grand-père, inquiet des événements à venir l'avait convaincu de venir le rejoindre en Alsace. Ici pensait-il, elle serait moins exposée, de surcroît il était là pour la défendre.

Au début cela l'avait peu enchanté de quitter ses études qui la passionnaient et de laisser ses amies étudiantes comme elle. Mais à présent elle ne regrettait pas d'être auprès de son grand-père, personnage qu'elle avait toujours adoré.

Tous d'eux s'entendaient comme larron en foire et ne s'ennuyaient jamais en compagnie de l'autre. De plus, les paysages alsaciens, offraient un sujet d'étude perpétuel à la jeune fille. Souvent elle partait, accompagné de Max le cocker roux de son grand-père, son carton à dessin sous le bras, à la recherche d'un coin d'inspiration. Là, assise dans l'herbe haute, parmi les fleurs sauvages aux mille parfums délicats, elle se concentrait afin de reproduire au plus juste le paysage qui s'offrait à ses pieds. Fleur s'imaginait la plus heureuse et oubliait pour un moment la guerre qui ravageait le monde.

Ce soir-là, aussi la guerre semblait bien loin. C'est du moins ce que pensait la jeune fille en finissant sa poignée de myrtilles.

Pourtant, au loin, ils entendirent très nettement des explosions.

— Je me disais aussi : par une nuit aussi noire, il y aurait sans doute du boulot pour les aviateurs alliés. Tu vois j'avais raison. Commenta son grand-père.

Fleur hochait la tête.

— Cela à l'air assez loin, qu'est-ce qu'il y a par là-bas ?

Son grand-père réfléchit quelques secondes.

— C'est la direction de Strasbourg, ils ont dû faire un ou deux lâchers de bombes au-dessus de la ville.

La jeune fille frissonna, elle avait horreur de la violence, et tous ces récits guerriers la mettaient mal à l'aise.

— Allez viens, il faut continuer. Fit Jules Swartz en se levant ; tout à coup un bruit grandissant de moteur leur fit lever le nez vers le ciel.

Dans l'obscurité de la nuit le bruit se rapprochait.

— Vite, lèves-toi. C'est un avion qui a été touché, s'il continue il va s'écraser dans la forêt, viens suis-moi.

Le vieil homme se mit à gravir la pente en courant, là haut, il le savait, se trouvait un plateau, vaste clairière où l'avion pourrait peut-être se poser.

En quelques minutes ils furent sur place, là ils rassemblèrent rapidement plusieurs tas de bois mort heureusement très abondant à cet endroit ; délimitant tant bien que mal le plateau. Puis Fleur y mit le feu, son grand-père, alluma sa torche électrique. Tant pis pour les Allemands ! – il se mit en devoir de signaler, en morse, son « terrain » d'aviation. Il espérait seulement que la place serait suffisante pour poser un avion endommagé.

Le bruit du moteur, effroyable pétarade, se rapprochait très vite, le pilote malgré tous ses efforts avait perdu beaucoup d'altitude et maudissant la DCA Nazi, il ne voyait défiler sous son avion que des forêts et des montagnes, un coin idéal pour s'écraser et pour guère autre chose. Soudain son regard fut attiré par une faible lumière clignotante, entouré par ce qui semblait être plusieurs foyers, rougeoyant dans la nuit. Il comprit sans peine le message en morse, et bien que peu convaincu par le terrain proposé, il sut qu'il n'avait pas le choix, il avait perdu trop d'altitude pour espérer pouvoir encore voler plus longtemps.

Alors il amorça son dernier virage, et les gaz réduits au maximum, entreprit de poser son zinc au sol.

Le contact fut brutal car le train d'atterrissage refusant tout service, il dû, dans une manœuvre désespérée se poser sur le ventre. Filant à une allure diabolique il vit avec terreur se rapprocher la masse noire des arbres. Le terrain était trop court, beaucoup trop court, pensa-t-il en coupant net les gaz, espérant ainsi freiner l'appareil.

Puis un voile noir lui tomba sur les yeux, et il perdit connaissance...

L'avion glissait très vite dans l'herbe haute qu'il sacca-geait au passage lorsque il fut brutalement stoppé dans sa course folle, par une souche qui se fixa durement dans la

carlingue. L'avion frémit encore quelques secondes puis s'immobilisa.

— Vite Fleur, viens m'aider ! Ordonna Jules Swartz.

Tous deux se précipitèrent vers l'avion, Fleur y parvint la première, et grimant sur une aile elle se pencha dans le cockpit. La verrière avait été arrachée par le choc. Assis sur son siège, le pilote était sans connaissance.

Vivement, Fleur détacha la ceinture et ouvrant son blouson elle desserra le col afin de lui prendre le pouls. Le pilote était vivant.

Son grand-père, près de l'avion levait un regard interrogatif vers elle »

— Il vit ! S'exclama-t-elle avec une joie débordante, comme si la vie ou la mort de ce pilote inconnu comptait plus que tout au monde.

— Viens m'aider à le sortir.

A eux deux ils parvinrent à extraire l'extraire de l'avion écrasé, un américain, reconnurent-ils à son uniforme.

Puis ils le posèrent doucement dans l'herbe.

— Bon tu va chercher de quoi faire un brancard, moi je vais parer au plus pressé.

La jeune fille fila vers la forêt, elle savait que son grand-père ferait tout pour sauver l'américain, et cette pensée la rassurait.

En quelques minutes elle avait trouvé ce qu'elle cherchait : deux longues branches de 2 mètres environ, solides et souples, qu'elle ébrancha rapidement avec son solide couteau de chasse. Elle revint en courant vers la clairière traînant les branches derrière elle.

Sans mot dire elle enleva son pull, apparaissant en simple chemisette, elle frissonna dans la fraîcheur de la nuit, mais il n'était pas l'heure de faire la chochette. Son grand-père lui tendit son propre blouson de toile, et sans perdre une seconde elle enfila les branches dans le pull les faisant ressortir par les manches, puis elle fit de même avec le blouson après l'avoir boutonné.

Espérons que cela ira, pensa-t-elle. Ensuite, le vieil homme et la jeune fille soulevant délicatement le corps lourd et inerte du pilote, le déposèrent sur le brancard improvisé.

— Passe derrière. Grogna son grand-père à Fleur, lui-même s'accroupit afin de saisir les bouts de bois, tournant le dos au blessé.

Il entendit la voix de sa petite fille, raisonner clairement.

— Prête.

— A deux, un... deux !

Dans un même effort, ils levèrent le brancard, essayant de ne pas trop bousculer le pilote toujours inconscient, puis ils s'engagèrent dans la forêt. Derrière eux, ils entendirent le fracas dû à l'explosion de l'avion.

Fleur sursauta, mais son grand-père la rassura.

— Ce n'est rien, j'y avais mis le feu. Mieux vaut laisser le moins de trace possible.

La jeune fille approuva d'un hochement de tête, tout en continuant leur lente et délicate progression.

Le blessé n'était pas très grand ni excessivement lourd, il devait faire moins d'1,75 m pour un poids de 60 à 65 kg.

Comme se disait la jeune fille afin de s'encourager, nous aurions pu tomber plus mal, du genre armoire à glace !

— Eh grand pa, nous avons de la chance nous avons eu le pilote le plus rachitique de tout l'aéronaval américain, tu ne crois pas ?

Son grand-père bougonna, un oui je suppose, fier de sa petite fille, qui malgré tout ne perdait jamais le moral.

La situation cependant n'était pas très drôle, leur descente était lente et périlleuse, ils devaient afin d'épargner le plus possible l'Américain, progresser parallèlement à la pente, en une bizarre démarche de crabes.

Malgré la fraîcheur, tous deux transpiraient, Fleur serrant les dents, se demandait à chaque pas si elle pourrait

effectuer le prochain ; la charge, pour elle qui était relativement petite et menue, était très lourde. Elle sentait les deux branches s'incruster dans la paume de ses mains. De temps à autre son grand-père l'encourageait d'une voix rude, il avait parfaitement conscience de l'effort intense, à la limite de ses forces, que faisait sa petite fille.

Tous deux savaient pourtant qu'ils n'avaient pas le choix. Le blessé avait besoin le plus vite possible, de soins, de surcroît il fallait l'éloigner très rapidement du lieu de l'atterrissage. Les nazis, alertés par l'explosion ne tarderaient pas à être sur place.

Un instant Jules Swartz songea à laisser sa petite fille avec le pilote, puis à courir jusque chez lui afin de prendre « Bijou », l'énorme cheval comtois – qui devait actuellement dormir paisiblement dans son écurie – pour lui faire tirer le brancard. Mais il repoussa cette idée, le temps de descendre, d'harnacher le cheval, puis de remonter, lui prendrait plus d'une heure, c'était trop long, beaucoup trop long. Il fallait qu'ils continuent, coûte que coûte.

— Allons petite, nous y sommes presque.

— Oui grand-père... Répondit Fleur en essayant de sourire. Concentrant toute son énergie sur ses jambes, elle tremblait à l'idée de glisser et d'entraîner le blessé dans sa chute, déjà bien assez mal en point comme ça.

— Tu le surveilles n'est-ce pas ? S'inquiète Jules Swartz.

— Oui, oui, ça va. Enfin, ajouta-t-elle en soupirant

— Autant qu'il puisse aller je suppose.

La jeune fille faisait face au pilote, toujours sans connaissance.

Finalement leur progression devint plus facile, et vingt minutes plus tard, ils apercevaient la masse noire de la maison.

Celle ci construite à flanc de montagne, était un gros cube à un étage, ressemblant à un chalet. Le rez-de-

chaussée servait d'écurie, d'entrepôt pour stocker le fourrage et le bois, ainsi que d'atelier de forge.

L'étage, auquel on accédait par un escalier extérieur donnait sur un long balcon qui courrait tout au long de la façade, et servait d'habitation proprement dite. Une grande pièce à vivre toute lambrissée, en occupait la plus grande partie. Deux autres pièces, de tailles inégales servaient de chambres à coucher. La maison, simple était cependant confortable et agréable à vivre.

— Allez c'est le dernier effort ma fille. S'exclama d'une voix stimulante le vieil homme, qui commença l'ascension de l'escalier en bois.

Fleur crispa les mâchoires, serrant nerveusement les branches, les épaules et les jambes comme broyées par la fatigue musculaire.

Tout à l'heure, tout à l'heure je m'assoie et je ne bouge plus jamais. songea-t-elle encore quelques mètres... Ne pas lâcher, pas maintenant.

Enfin, ils furent en haut de l'escalier.

— Nous allons le mettre dans ta chambre. L'informa son grand-père, mais elle, trop épuisée pour répondre se contenta de le suivre, essayant de ne pas cogner le brancard de fortune contre les meubles ou les portes.

Ils déposèrent doucement le brancard sur le plancher de la chambre, puis Jules Swartz, repoussa rapidement draps et couverture, pendant que Fleur écroulait contre le mur, tremblait de tous ses membres, si épuisée qu'elle pensait se trouver mal.

— Allons viens m'aider ! Avisant sa pâleur, il alla rapidement chercher une bouteille de schnapz dont il la força à boire une gorgée.

Fouettée par la brûlure de l'alcool, Fleur retrouva des couleurs.

— Maintenant aide-moi, tout seul je n'y arriverais pas, il a une jambe cassée.

La jeune fille se leva, se sentant infiniment las, les jambes flageolantes, mais son grand-père avait raison elle ne pouvait pas se laisser aller.

— Très bien petite, glisse tes mains à plat sous ses jambes, et fais attention à sa jambe droite.

Lui-même saisit l'Américain sous le torse, et dans un même effort ils le soulevèrent, le déposant précautionneusement sur le grand lit en chêne, aux draps blancs fleurant bon la lavande.

Avec horreur, Fleur avait senti l'os bouger sous ses mains et le sang couler tiède entre ses doigts. Serrant les dents afin de ne pas crier de répulsion et le lâcher précipitamment elle prit au contraire d'infinie précaution afin de le déposer sur le lit.

Déjà son grand-père s'agitait autour du blessé.

— Allons ne reste pas plantée comme une gourde. Active le poêle, fais chauffer de l'eau, trouve-moi du linge propre et repassé, et amène moi ma pharmacie.

Stimulée par la voix énergique de son grand-père, la jeune fille bondit, exécutant avec rapidité et efficacité les tâches réclamées.

Le feu pétillait joyeusement dans le petit poêle Godin en fonte, sur lequel une grosse marmite remplie d'eau chauffait doucement, lorsqu'elle revint en courant dans sa chambre, tenant la pharmacie de son grand-père dans les bras.

C'était une grosse boîte en bois, noircie par le temps et l'usage. Elle la posa sur le plancher en lui adressant un regard interrogatif.

— Grand-pa, ce sont des médicaments pour les animaux ?

Sans interrompre sa tâche, il découpait avec d'infinie précaution, la jambe en grosse toile du pantalon d'uniforme du pilote, veillant à ne pas brutaliser l'os brisé ; il répondit :

— Tu vois une autre solution ? Si tu veux nous pouvons aller chercher de l'aide au village, auprès du docteur, tu vois, celui qui habite près de la Kommandanture. Ecoute, ce que j'ai fait à des chevaux, je dois bien pouvoir le faire pour lui. Il ne doit pas y avoir tant de différences. De toute façon nous n'avons pas le choix.

Fleur acquiesça en silence, son grand-père avait raison, il avait consacré toute sa vie à soigner des chevaux, lorsque le vétérinaire ne pouvait venir pour une raison ou une autre. Petite fille, elle l'accompagnait souvent dans ses tournées de ferrage, admirant sa précision et son autorité.

— Bon et puis au lieu de t'endormir sur place déshabille le, et regarde s'il n'est pas blessé ailleurs.

— Mais grand-père... !

Il lui jeta un bref coup d'œil, elle était rouge pivoine et lui lançait un regard désemparé.

— Tu crois vraiment que nous avons le temps de faire des singeries ? Ou alors il n'était pas nécessaire de le sortir de son avion !

— Mais grand-père... C'est que...

— Que quoi ?

— Et bien...

Son grand-père partit d'un gros rire un brin moqueur.

— Ne me dis pas que tu n'as jamais vu d'homme nu ?

La jeune fille rougit plus encore, effroyablement gênée.

— Et bien rassure toi, celui-là vu l'état dans lequel il est, il n'est pas près de te mordre ! Tiens prends les ciseaux et découpe ses vêtements.

Furieuse contre elle-même, contre son grand-père, contre cet imbécile de pilote qui avait eu la fâcheuse idée de se faire abattre, elle saisit rageusement la paire de ciseaux et se mit à tailler dans le blouson en cuir, à grands coup nerveux.

L'air de rien son grand-père l'observait, remarquant la rigueur de ses gestes qui demeuraient précis malgré sa

colère alors qu'elle s'attaquait aux manches en cuir épais. Il l'entendait grommelait :

— Que décidément on ne l'y reprendrait plus et qu'après ça, elle ne ferait plus jamais rien...

Il sourit du caractère de sa petite fille si semblable au sien.

Ne lui découpes pas un bras tout de même ! Fleur sans se détourner de sa tâche fit d'un ton où la colère disparaissait :

— Toi de toute façon je ne te parle plus !

— Bon, bon, et bien tant mieux.

Au bout de plusieurs minutes d'efforts la jeune fille venait d'enlever le rude blouson en cuir tâché de sang dont la manche droite avait été coupée par un éclat, sans doute du verre provenant du cockpit. Avec précaution elle le fit glisser sans trop faire bouger le blessé, puis fit subir le même sort à la chemise kaki.

L'Américain fut enfin torse nu, il ne présentait fort heureusement qu'une longue et profonde coupure sur l'avant-bras droit, qui, si elle saignait beaucoup ne mettait cependant pas sa vie en danger.

En soupirant de répulsion Fleur se mit en mesure de nettoyer la plaie avec de l'eau bouillie et des linges propres.

— Et bien, j'ai pas raté ma vocation d'infirmière tu vois !

— Je croyais que tu ne me parlais plus. Remarqua son grand père d'un ton placide absorbé par sa tâche, il se préparait à recoudre la plaie de la jambe après l'avoir méticuleusement nettoyée à l'eau et au savon de Marseille et bourrée de sulfamide en poudre qu'il avait toujours dans sa boîte à pharmacie. Il avait constaté avec soulagement que la balle – d'une mitrailleuse de DCA sans doute – cause de la blessure, était ressortie par elle même après avoir percuté et cassé le tibia et le péroné.